

Fiction & Cie

Muriel Pic
Affranchissements

récit



Seuil

AFFRANCHISSEMENTS

DU MÊME AUTEUR

Le Désir monstre. Poétique de Pierre Jean Jouve
Le Félin, 2006

W. G. Sebald. L'image-papillon
suivi de *W. G. Sebald. L'art de voler*
Les Presses du réel, 2009

Les Désordres de la bibliothèque : photomontages
suivi de *La Bibliotheca obscura de W. H. F. Talbot*
Filigranes, 2011

Élégies documentaires
Macula, 2016

En regardant le sang des bêtes
suivi de *Notes sur le montage documentaire*
Trente-trois morceaux, 2017

Fiction & Cie



Muriel Pic

AFFRANCHISSEMENTS

récit

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-144780-4

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

*Seul, le chapitre des bifurcations
reste ouvert à l'espérance.*

Auguste Blanqui

I. Le Bossu

2000

En ouvrant *Spring and All* de William Carlos Williams, j'ai tout de suite aimé son désordre, sa manière inhabituelle de mettre les choses ensemble. Il me suffit de parcourir une strophe, quelques phrases, la table des matières, pour me sentir profondément liée à ce livre datant pourtant de 1923. Sous mes doigts, le toucher de la couverture bleu ciel légèrement plastifiée, qui ne semble craindre ni le soleil ni les intempéries. Il n'est pas trop cher, c'est un fac-similé de l'édition originale publié par New Directions. Je suis dans la grande librairie de Bloomsbury à Londres, à quelques rues de Russell Square, et j'ai ensuite rendez-vous à l'entrée du magasin avec Jim, soit dehors, soit dedans, en fonction du temps difficile à prévoir.

Un rayon de lumière rend visible la poussière en suspension devant une fenêtre, quand je tombe sur *Spring and All*. J'ai juste le temps de le sortir de l'étagère avant que la pièce ne s'assombrisse de nouveau, un des cumulonimbus obstruant pour la énième fois les espoirs d'un après-midi entièrement lumineux. Jim, que l'on appelle oncle Jimmy dans la famille, m'attend dehors malgré l'averse. Il porte son éternel imperméable brun clair trop long aux manches, parce qu'il prend une grande taille pour faire tenir sa bosse dans le vêtement. Je l'aperçois à travers la porte vitrée de la librairie que je pousse pour le rejoindre. Je ne sais si c'est le mouvement de la surface transparente

couverte de traînées de pluie et miroitant sous le soleil ou les gouttes d'eau accrochées à son pardessus, mais sa silhouette difforme scintille un instant. Est-ce une première ou une dernière fois ? Il a toujours cette allure de vieillard et d'enfant, une manière d'être grave, insouciant, plongé dans son monde inachevé et malhabile, habitant de la vie déformée. Sa voix est lente, douce, elle porte la trace de plusieurs langues. Son anglais est impur, son français aussi. On a l'impression qu'il a différents accents, dont les timbres sont perceptibles selon les mots qu'il prononce. Il articule toujours clairement par blocs syllabiques qui tombent gracieusement de ses lèvres, non sans donner l'impression d'un effort mesuré.

Nous sommes au printemps 2000. Je suis à Londres pour une semaine où je dois travailler sur ma thèse, faire de l'anglais et un peu de tourisme, c'est-à-dire aller aux musées. L'atmosphère est humide, mais sans excès, il fait une température fraîche, agréable. Le soleil, survenu après une brève averse, accompagne finalement nos pas. On a convenu de se retrouver pour aller à un marché aux timbres, notre passion commune pour la philatélie datant de mes huit ans. Elle m'a quittée depuis longtemps, mais je n'ai jamais eu le courage de le lui avouer. Ce jour-là, je fais encore semblant pour lui faire plaisir. Pourtant, il sait parfaitement que la loupe qu'il m'a offerte gît quelque part au fond d'un tiroir. C'est un bel objet avec le verre cerclé d'argent, dont le manche en bois de rose est

assujetti par une virole joliment ouvragée. À y regarder de plus près, je crois que cette affaire de collection nous permettrait surtout de partager quelque chose, de rester proches malgré la distance. Aucun de nous d'ailleurs n'avait les moyens de se payer des raretés. Peut-être un *Penny Black* avec une oblitération Croix de Malte rouge, mais si foncée qu'elle empêchait de distinguer le profil de la reine Victoria. En tout cas, pas un *Penny Blue*.

Quand j'ai vu Jim pour la dernière fois, je voulais lui offrir le livre de Williams. C'est en pensant à lui que je l'avais acheté, lui qui aimait par-dessus tout le printemps, ses lumières changeantes, sa boue et ses floraisons. Mais, par un obscur fétichisme, une prémonition bizarre, je l'ai gardé, comme si je savais déjà qu'il me faudrait par la suite pratiquer une sorte de bibliomancie pour faire réapparaître Jim, ouvrir au hasard et rituellement le livre pour retrouver sa présence. Je suis sûre que durant les mois qu'il lui restait encore à vivre, il a gardé l'œil ouvert jusqu'au bout pour qu'il résulte toujours quelque chose de l'instant, conscient que *les neuf dixièmes de notre vie s'oublent en vivant*. Son souvenir se confond avec ma lecture de *Spring and All*, sa présence avec la voix de Williams, le désir de liberté qui se dégage de ce livre avec son amour pour tout ce qui se rapporte à l'affranchissement.

Spring and All

by

William Carlos Williams

p. 34

... ce que tout œil doit faire de la vie...

... *what every eye must do with life...*



L'imagination permet à chacun de trouver un prolongement à sa ressemblance dans l'étendue de l'univers. Frappé de rebondissements, le globe oculaire dépasse la limite de son champ visuel. Il fait alors ce que tout œil doit faire de la vie : l'ouvrir à l'espérance, l'exposer à l'infini depuis une vision enracinée en elle. L'expansion du regard par l'imagination se fait de bifurcation en bifurcation.

Dans son livre *Spring and All*, paru l'année de l'hyperinflation en Allemagne, Williams presse l'instant pour en extraire le flux d'images qu'il contient. Il veut savoir ce qui rend l'écrivain, le lecteur et le

monde absolument libres de suivre les débordements secrets de leurs tempéraments. Le titre de l'ouvrage de Williams est traduit par *Le Printemps et le Reste*, là où, littéralement, Williams dit *Le Printemps et tout*, que l'on peut aussi entendre en français par *Le printemps est tout*. On manque de toutes les manières les doubles sens du mot *spring*, qui ne désigne pas seulement le printemps, mais aussi le saut, le bond, la source. Le tout ou le reste, c'est le poème, le flux d'images qui s'accélère à la saison du réveil et de la fécondation, la sortie de la dormance et la saison des élans. *Que quelque chose de l'instant aboutisse !* supplie Williams. En réponse à cette prière sans doute, enfin je le crois, *Spring and All* lui est arrivé, brusque et certain comme le printemps, avec des accélérations de formes, des saccades de l'imagination et de foudroyants affranchissements. Sans pitié, Williams presse et exprime de son suc doré l'instant, arrache un bourgeon de l'arbre, lui fait une révérence, se jette à terre avec le désir de dire plus loin, toujours plus loin du corps, ce qui s'en empare, l'anime, l'exalte, le rend sensible à la voyance et conscient de la nudité des choses. L'auteur s'excusera plus tard d'avoir écrit ce livre, le présentant comme un excès de rage, de folie radicale, le débordement de sève d'un homme qui a tout juste quarante ans – et vient de voir une Première Guerre mondiale. La critique le classera, faute de mieux, dans la catégorie des manifestes, le qualifiant de *manifeste dada sur l'imagination*. Le titre, il faut

y revenir, m'a longtemps fascinée et me tient encore captive, je le prononce en moi-même comme une formule magique : *spring-and-all-spring-and-all...* C'est la plus simple des provocations au désir et à la liberté. Le plus évident appel aux désordres. Williams a toujours cherché à modérer son tempérament, sinon dans le poème, quitte à s'en excuser après. Dans son autobiographie, il précise que c'est pour gagner sa vie qu'il est devenu médecin, spécialisé dans la santé à l'adolescence, le printemps de la vie, profession pour laquelle il a eu du plaisir, quoique se sentant profondément poète. Mais qu'est-ce qu'un poète ? Un individu qui cherche, pour écrire, à se mettre à l'abri du souci d'argent et de l'ambition d'en vouloir toujours davantage ? Car, s'il ne voulait pas mourir pour l'art, Williams ne voulait pas non plus mourir pour l'argent. Il publie en 1930 à New York chez Objectivist Press, à ses propres frais, grâce à un prix littéraire d'environ mille dollars et une petite dette sur le dos, le premier recueil de ses vers. Il inaugure ainsi une maison d'édition qui ne veut publier que des poèmes dits objectivistes, ceux de Charles Reznikoff décrivant les mouches voler dans le magasin de chapeaux de son père, de Louis Zukofsky sur la sincérité, ou encore de George Oppen sur la matière et la consistance de la boue. Les éditions ne durent pas longtemps, mais chacun sait ce qu'il lui reste à faire : une poésie fixée sur le détail objectif, des mots nets et clairs, un vers musical qui échappe à l'artifice du mètre régulier.

L'œil ne doit ni choisir, ni juger, ni commander, et avoir des qualités d'observation tout aussi utiles pour soigner les gens que pour écrire des poèmes. Williams note compulsivement des vers entre chaque patient, trouvant sans doute dans la proximité avec la souffrance et la misère humaines les moyens de garder l'œil ouvert sur nos aliénations. Vigilant, il écrit l'instant, l'expérience ordinaire. Il la trouve dans son cabinet de consultation, à Paterson, petite ville de son New Jersey natal. Par la fenêtre, Williams voit danser sur le bitume les ombres des branches. Dans une dizaine de minutes arrivera le prochain patient. Il n'a pas beaucoup de temps pour avancer son projet d'une langue nouvelle, émancipée de la culture anglaise et du vieux continent, où il ne se sentira jamais à son aise et ne séjournera que rarement. Il note sans cesse ses observations des choses les plus banales et les plus simples, des détails sans importance, objectivement anodins, comme les cailloux qui roulent sous les chaussures des gens promenant leurs chiens dans le parc. Il se plonge aussi dans l'étude de manuels savants, des sommes érudites et minutieuses qui semblent tout ignorer du poème. Rien de plus lyrique qu'un ouvrage de botanique, rien de plus extravagant que de faire rimer le poème avec la science. Williams se documente, tremble. Il est vrai que, s'il résulte quelque chose de l'instant, tant mieux. Mais s'il en résulte trop, ou davantage, ou sauvagement, personne ne voudra le voir. *Que veulent-ils*

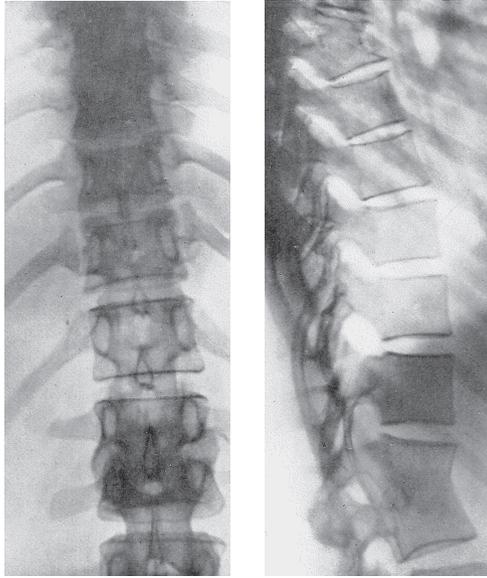
dire, écrit Williams, lorsqu'ils disent : je n'aime pas vos poèmes, ils n'ont pas de foi, vous semblez n'avoir ni souffert ni ressenti profondément quelque chose. Il n'y a rien qui appelle dans ce que vous dites, mais, au contraire, vos poèmes repoussent. Williams répond : *L'imagination, intoxiquée par les interdits, atteint des sommets d'ivresse pour détruire le monde. Qu'elle se déchaîne, qu'elle tue. L'imagination est suprême.* Elle ne cherche pas le rendement et se rit de la dette. Le livre de Williams est plusieurs, il est tout : un essai, un récit avec des chapitres dont la numérotation est incohérente, et des poèmes qui pensent, à voix haute et l'œil grand ouvert, les logiques absurdes et jumelles des guerres et de l'économie marchande – mais sans trop d'effusions.

1840

Le *Penny Black* est le premier timbre postal de l'histoire. Il a été émis en Angleterre au printemps 1840. L'Empire colonial britannique est alors à son apogée. Il faut que les informations, le pouvoir et les matières premières circulent. Le libre-échange est instauré. Très vite, les timbres fascinent, et la timbrologie se développe, puis c'est la philatélie ou *l'amour de tout ce qui se rapporte à l'affranchissement*. Collectionner des

timbres devient un *hobby* très populaire et, à première vue, inoffensif.

Comme beaucoup d'enfants, j'ai commencé à conserver des timbres découpés sur des enveloppes et des cartes postales, tout un paquet d'images miniatures sans valeur, un trésor de rien du tout. Sans doute cette passion se serait vite essoufflée et ma collection serait restée au point mort si Jim n'avait décidé de m'aider à l'entretenir. Il a peut-être eu la naïveté de penser qu'il investissait pour mon héritage. Il m'envoyait chaque mois de Londres quelques timbres parmi les dernières parutions britanniques, et je les attendais avec émerveillement. On ne se voyait pas souvent, peut-être une ou deux fois par an, lors de ses visites en France. Il était horticulteur à l'université de Londres, dans le quartier de Bloomsbury, et sa passion pour les timbres n'avait d'équivalent que sa passion pour les fleurs. Chaque fois qu'il venait, il faisait le jardin avec mon grand-père, auquel il apportait des ouvrages de botanique sur la plantation des prairies sèches, la taille des arbres ou le repiquage de la fraise. De ce fruit-là, j'ai ramassé des kilos au printemps, accroupie ou courbée entre les rangées sages, pleines de rougeurs enfantines et adolescentes. À ce que je sache, Jim vivait seul. Il habitait une sorte de petit monde intermédiaire, inachevé et quotidien. Le mal de Pott, infection tuberculeuse de la colonne vertébrale, contractée vers neuf ans, l'avait progressivement rendu bossu.



Ses vertèbres dorsales inférieures présentaient un abcès périfocal entraînant une déviation de l'axe vertébral qui s'accroissait avec les années jusqu'à former un dos dur comme une cuirasse, sur laquelle roulaient sans doute ses rêves de vie heureuse et partagée. *Le bossu dans le parc, un monsieur solitaire*. Jim vivait avec discrétion, on peut même dire qu'il se cachait. Ce n'est pas drôle de toujours faire peur aux enfants. Il avait appris à aimer les lieux abandonnés, déserts, à éviter les artères trop passantes ou à faire de longs détours pour aller de chez lui jusqu'aux jardins de l'université. Sa cartographie de la métropole était extrêmement singulière et s'y déplacer avec lui donnait l'impression de

passer de l'autre côté d'un miroir, guidé par un être surnaturel dans une ville qui n'avait de Londres plus que le nom. Il était peu leste, souvent maladroit, mais toujours très délicatement, comme s'il n'avait rien touché, et qu'un autre, par derrière, lui jouait un mauvais tour et le laissait devant une montagne de débris. En société, sa maladresse s'accroissait. Avec son handicap, qui l'a tôt soustrait à la servitude d'être utile, il a mené une vie extrêmement modeste et tranquille au milieu des fleurs, des plantes et des timbres.

C'était un homme des réalités les plus simples, des faits les plus élémentaires, un anachorète en pleine métropole qui avait besoin de peu pour vivre, mais se renseignait sur tout, lisait énormément, surtout de la poésie américaine, un ermite qui connaissait les horaires des trains comme le calendrier des plantations. Il avait la main extraordinairement verte. Sous ses doigts, la flore poussait, fleurissait, s'épanouissait. Dégagé de tout amour et de toute ambition, il touchait à une forme de liberté. Je l'imagine entre saint François d'Assise et William Carlos Williams parlant avec les fleurs, voyageant avec les timbres. Sa vie a été un poème philatélique. Il n'en reste que des images miniatures, modestes matériaux permettant de restituer quelques instants de son existence, traces du passage d'un homme aussi léger qu'une plume, peut-être le plus libre qui ait jamais existé. Son amour pour la liberté, il l'avait cristallisé autour des timbres en voyages innombrables et microscopiques. Sa collection

n'avait pas plus que la mienne de valeur véritable. Il ne l'avait pas constituée selon les critères marchands, qui considèrent prioritairement l'état de la dentelure, de la gomme, et suivent une classification précise pour les marques d'affranchissement, mais pour des détails insolites et vibrants, une pliure du papier, le prénom d'une femme dans une adresse ou la physionomie d'une date. Sa tendresse allait au moindre geste comme à la moindre fleur. Il portait en lui, ou dans sa bosse, ce petit éros animal que le mouvement d'une branche dans le vent, la tête d'un bourgeon ou la chute d'un pétale faisait partir dans une puissante divagation. La peau du monde s'offrait à ses caresses, au toucher intime de sa perception. Jour après jour, Jim enfilait le mobile vêtement du jardin où il exerçait sa paisible activité. Il avançait dans l'herbe, tranquille tortue terrestre, confondue avec ce vert et mystérieux tapis mouvant qui se renouvelle à chaque printemps. Il en récitait les poèmes étranges, formules magiques tracées dans la terre à l'aide d'un alphabet élémentaire que l'on ne peut pas lire, mais seulement deviner. Rien ne lui échappait de la diversité et de la finesse des organismes végétaux.

Chaque feuille, chaque herbe, chaque fleur est singulière, et se contente d'exister. Malgré son désir de se mouvoir et de parler, la plante silencieuse demeure en pleine solitude transfigurant tout autour d'elle pour celui qui la voit et prête attention à sa présence muette. Jim, aussi persuadé de notre origine florale

que Novalis, savait l'exil de l'être et la séparation du monde des hommes. Il aurait voulu parfois enfoncer mains et pieds dans la terre pour y prendre racine et ne plus jamais abandonner ce bienheureux voisinage.

*Every month on the same day
when the new stamps arrive
Jim takes his bicycle
straight to the post office.*

*In the new morning
the bird of life at his back
a feeling of fullness swells :
faster faster faster...
It's his Bicycle Day !
Loose desire !
Rushes and takes all
leaves nothing
it doesn't make sense
all will be dead one day.*

*Jim rides faster
in London Town
he crosses Russell Square
in Bloomsbury
sometimes through the rain
sometimes with icy hands
always with the beat of
freedom
in every fibre of his being.*

*He rides with a free sun
in his heart
he rides to the post office
to purchase the new stamps
of the month
for his grand-niece in France.*

Chaque mois le même jour
quand les nouveaux timbres arrivent
Jim prend sa bicyclette
et file direct au bureau de poste.

Dans le nouveau matin
l'oiseau de vie dans le dos
une sensation de plénitude souffle :
vitesse vitesse vitesse...
C'est son *Bicycle Day* !
Va, libre désir !
Emporte tout
ne laisse rien
c'est inutile
tout sera mort demain.

Jim accélère
dans les rues de Londres
il croise Russell Square
à Bloomsbury
parfois sous la pluie
parfois les mains gelées
toujours avec le rythme battant de la
liberté
dans chaque fibre de son être.

Il roule avec un soleil libre
dans le cœur
il roule vers le bureau de poste
pour acheter les nouveaux timbres
du mois
à sa petite-nièce en France.

*Smiling in a little dress
you will be delighted
with the new pictures
you are such a good girl
daughter of Gulliver
you journey across
the microscopic years
you pass through
landscapes and populations
portraits and planets, migrations
genies and carnivals
wildlife and wars
flowers and birthdays.*

*The worlds are huge
and Lilliputians.*

*From your eyelashes
flies the strange bird
of wonderment
on a branch he sings
the dead and the living
the sap and the dust
close to a bedroom window
where a stamp album lies open.*

*You will be happy thanks to me
not as a grand-niece
should seem to her great-uncle
but as a flower
a buttercup happiness
and you will spread the pollen
of your love
that I need so much.*

Souriante dans une petite robe
je te vois enchantée
des nouvelles images
tu es si sage
fille de Gulliver
tu traverses
les époques microscopiques
tu parcours
paysages et populations
portraits et planètes, migrations
génies et guerres
faune et carnaval
flore et anniversaires.

Les mondes sont immenses
et lilliputiens.

De tes cils s'échappe
l'oiseau étrange
de l'étonnement
il chante sur une branche
les morts et les vivants
la sève et la poussière
devant la fenêtre d'une chambre
où un album de timbres est ouvert.

Tu vas être contente grâce à moi
pas comme une petite-nièce
doit l'être vis-à-vis de son grand-oncle
mais comme une fleur
une joie de bouton d'or
et tu vas répandre le pollen
de ton amour
dont j'ai si grand besoin.

*The lady at the post office
knows him.
Every third day of the month
he comes to buy stamps
for his French grand-niece
the little hunchback
the horticulturist
at the University of London
the philatelist...
Sometimes he gives her
rare seeds
and they speak over the counter
if nobody's in the queue.*

*Her name is Jane
a deer's name
brown and violet hair
hunted in the forest.*

*She likes his blue eyes
the earth under his fingernails
how he handles the plants
the stamps
assessing their fragility
their beauty
their perfect smallness
stretching to infinity.
She calls him Jim
a film's name.*

*Behind her rounded brow
she walks in white*

La dame du bureau de poste
le connaît.
Chaque troisième jour du mois
il vient acheter des timbres
pour sa petite-nièce française
le petit bossu
l'horticulteur
à l'université de Londres
le philatéliste...
Parfois il lui apporte
des graines rares
et ils discutent par-dessus le comptoir
si personne ne fait la queue.

Son nom est Jane
un nom de biche
pelage brun et violet
que l'on chasse dans la forêt.

Elle aime ses yeux bleus
la terre sous ses ongles
comme il manipule les fleurs
les timbres
évaluant leur fragilité
leur beauté
leur taille si parfaitement petite
tendue vers l'infini.
Elle l'appelle Jim
un nom de film.

Derrière son front bombé
elle marche en blanc

*with a bunch of flowers
like botanical motifs
of the stamps
those flowers he names
one by one
tenderly.*

The words, the words,
the words...

*Emotions arise from the smallest
and commonest things
the name of a flower
a butterfly
the smile of a postal worker
the number of a stamp's teeth
measured
with a perforation gauge.*

avec un bouquet de fleurs
comme les motifs botaniques
sur les timbres
ces fleurs qu'il nomme
une à une
avec tendresse.

Les mots, les mots, les mots...

Les émotions surgissent des choses
les plus petites et les plus communes
le nom d'une fleur
un papillon
le sourire d'une postière
le nombre de dents d'un timbre
mesuré
à l'odontomètre.

*Love blossoms
undulating branches in the wind
back and forth
to and from.*

*Through the windows
of his blue eyes
he sees a rounded brow
and beneath the hair
strange love-in-idleness, daffodils
violets
daisies, dandelions, buttercups
love-in-the-mist
and other names growing
close to the ground
and other scents rising
close to the sky
like eglantine or wild rose.*

*The bride's wedding gown
is heavy
it reaches the grass...*

*What a dream !
What day after such a dream ?
Each flower filled
with the violet syrup of loneliness.
The stem's pink rim so strongly
marked
the pink and round stem
such a downy leaf
with smooth green...*

L'amour fleurit
branches ondulantes dans le vent
en avant et en arrière
allant et venant.
À travers les fenêtres
de ses yeux bleus
il voit un front arrondi
et sous la chevelure
d'étranges pensées, jonquilles
violettes
marguerites, pissenlits, boutons-d'or
cheveux de Vénus
et d'autres noms poussant
près du sol
et d'autres senteurs montant
près du ciel
comme l'églantine ou la rose sauvage.

La robe de la mariée est lourde
elle touche l'herbe...

Quel rêve !
Quel jour après ce rêve ?
Chaque fleur emplit
du nectar violet de la solitude.
Le bord rose de la tige si fortement
marqué
la tige rose et ronde
une feuille duveteuse
d'un vert si doux...

Table des matières

I. Le Bossu	9
II. Les enveloppes	57
III. Hôtel Bellevue	105
IV. L'argent, l'argent, l'argent	163
V. Les mots anglais	195
VI. Une prairie sèche	229
Ex auctoribus	277
Crédits et dettes	279